

La Maison-Dieu, 134, 1978, 10-18.

Roger GREENACRE

UNITÉ ET PLURALISME DANS LA LITURGIE

Un témoignage anglican *

LE pluralisme liturgique est, pour l'anglican, une expérience déjà séculaire ; pour le catholique romain, par contre, il est un problème relativement neuf et d'une actualité assez brûlante.

Pour simplifier beaucoup et sans doute un peu trop, on peut dire que l'époque depuis le concile de Trente jusqu'au 2^e Concile du Vatican, et surtout la période entre Pie IX et Pie XII, a été marquée par une insistance sur la nécessité de l'uniformité dans l'Eglise Catholique Romaine, que certains catholiques eux-mêmes n'ont pas hésité à désigner comme « monolithique ». Le changement de style qui a été inauguré par Vatican II est ressenti par beaucoup comme une révolution — libératrice pour certains, et pour d'autres destructrice. L'abandon de l'uniformité et l'accueil donné à un certain pluralisme sont surtout frappants dans le domaine liturgique. Est-il besoin de rappeler ici comment « la messe de Saint Pie V » est brandie comme un étendard par Mgr Lefebvre et ses disciples, qui ont même fait appel avec un certain manque de bonne foi au principe de pluralisme, auquel

* Texte légèrement remanié d'une conférence donnée à l'Abbaye du Bec-Hellouin le 2 septembre 1977 à l'occasion de la Rencontre nationale de *l'Amitié* et déjà parue dans la revue *Amitié* (janv. 1978) (reproduite ici avec son autorisation).

ils ne croient point, pour demander l'autorisation prolongée de ce rite.

Un pluralisme reconnu par Rome

Mais le pluralisme, remis en vigueur et en honneur à l'intérieur de l'Eglise Catholique Romaine, ne peut pas se limiter à la liturgie. Il a été clairement reconnu en ce qui concerne, par exemple, les Eglises Orientales unies à Rome, qu'une diversité uniquement rituelle n'a pas de sens : le pluralisme liturgique implique nécessairement un pluralisme de traditions spirituelles, canoniques et théologiques. Ce principe a, bien entendu, une importance capitale pour le mouvement œcuménique. Il suffit de relire les premier et troisième chapitres du Décret Conciliaire sur l'Œcuménisme¹ qui montrent clairement qu'une diversité liturgique ne peut pas être dissociée d'une légitime diversité théologique. Si le décret parle surtout d'une diversité entre l'Orient et l'Occident, l'extension de ce principe au monde occidental a été rendue explicite par la suite. Le Cardinal Willebrands a développé l'idée d'un pluralisme de différents '*typoi*' d'Eglise dans un sermon à Cambridge en 1970². Le Pape Paul VI lui-même a abordé la question en deux références à l'Eglise anglicane : la première, lors de la canonisation des martyrs catholiques anglais en 1970, quand il déclarait qu'il n'était pas question de minimiser le prestige et les traditions propres à l'Eglise anglicane³ ; la seconde dans l'allocution qu'il a prononcée pour accueillir à Rome en avril 1977 le Dr Coggan, Archevêque de Canterbury⁴. En citant le nom de ce grand pionnier de l'œcuménisme que fut Dom Lambert Beauduin, il a cité aussi le titre du rapport courageux que celui-ci avait écrit pour le Cardinal Mercier lors des Conversations de Malines.

1. Décret « *Unitatis Redintegratio* », texte officiel dans : SACROSANCTUM ŒCUMENICUM CONCILIUM VATICANUM II. *Constitutiones, Decreta, Declarationes*, Typis polyglottis Vaticanis, 1966, pp. 245-254 et 262-274. Edition française : Concile œcuménique Vatican II, *Constitutions, Décrets, Déclarations*, Paris: Centurion, 1967, pp. 607-615 et 622-633.

2. On trouvera le texte français de cette allocution dans : *Documentation Catholique* (D.C.), 1559 (15 mars 1970), pp. 265-269.

3. Texte français in : D.C. 1574 (15 novembre 1970), p. 1005.

4. Texte français in : D.C. 1720 (15 mai 1977), p. 457.

« Le rythme de ce mouvement s'est merveilleusement accéléré au cours de ces récentes années, de sorte que ces paroles d'espérance : " l'Eglise anglicane unie, non absorbée " ne sont plus un simple rêve. »

De son côté, l'Eglise anglicane trouve également que la pratique du pluralisme n'est pas sans poser de graves problèmes. Il suffit de nommer le débat actuel, souvent assez tendu, sur l'ordination des femmes. En principe néanmoins, les anglicans devraient être moins bouleversés par ces tensions, car, en principe encore, ils ont vécu un certain pluralisme qu'on appelait plutôt « *comprehensiveness* » depuis le 16^e siècle.

De l'uniformité liturgique au 16^e siècle...

dans l'Eglise anglicane

On est d'autant plus étonné, quand on commence à examiner les faits historiques, de découvrir dans l'Eglise anglicane au 16^e siècle une insistance rigoureuse sur la nécessité d'une conformité, d'une stricte uniformité en matière de liturgie. Si le roi Henry VIII après sa rupture avec Rome a maintenu le rite latin, il a encouragé l'uniformité en imposant les livres liturgiques de Salisbury (ou Sarum) partout (au moins dans le sud de l'Angleterre). Il a même essayé d'introduire l'uniformité dans le domaine de la dévotion personnelle en publiant un livre unique de prières privées autorisé pour son royaume : *The Primer set forth by the King's Majesty and his Clergy to be taught, learned and read ; and none other to be used throughout all his dominions.*

Dans le premier *Book of Common Prayer* de 1549, sous le règne d'Edouard VI, nous lisons dans la préface, une des raisons données pour cette nouvelle liturgie :

« Et au lieu que la ci-devant manière de réciter et de chanter dans les églises de ce Royaume était fort différente, les uns se conformant à l'usage de Salisbury, d'autres à celui d'Hereford, d'autres à celui de Bangor, d'autres à celui d'York et d'autres enfin à celui de Lincoln, il ne doit plus y avoir désormais qu'un seul usage dans tout le royaume. »

Cette volonté d'uniformité stricte fut maintenue par Elizabeth I après la seconde rupture avec Rome : non pas seulement pour

les livres liturgiques mais aussi pour les ornements et les cérémonies « afin qu'une seule uniformité soit observée partout dans le Royaume ». Il y avait donc des instructions précises et minutieuses sur la musique liturgique, sur la position et la décoration de la Sainte Table, sur l'usage de la chape et du surplis, et même sur la façon de confectionner les hosties.

comme dans l'Eglise romaine

Il faut admettre que cette passion pour l'uniformité au 16^e siècle n'était pas limitée aux anglicans. Pour citer un liturgiste catholique romain, Archdale King : « Au 16^e siècle le désir d'uniformité liturgique n'était pas du tout le propre du Protestantisme. C'était aussi bien l'esprit du concile de Trente, des papes, et de la Contre-Réforme, car il marquait la fin du Moyen Age, et de son interprétation libérale du *jus liturgicum* de l'évêque. Les Pères du Concile de Trente, qui se réunissaient le 4 décembre 1563 pour la 25^e et dernière session, demandèrent au Pape, pour le bien de toute l'Eglise, d'entreprendre la réforme du missel et du bréviaire. Cette requête devait être satisfaite par le bréviaire de 1568 et le missel de 1570. Saint Pie V par la bulle *Quo primum tempore* du 14 juillet 1570 imposa l'usage exclusif de ces livres dans toutes les églises et les monastères de l'Occident qui ne pouvaient pas prouver que leur liturgie propre avait été employée sans interruption depuis au moins deux cents ans⁵. »

Il est intéressant de se demander jusqu'à quel point cette œuvre d'uniformisation était liée à l'invention de l'imprimerie qui seule l'a rendu possible. La « révolution gutenbergiene » a eu certainement une influence dans ce domaine.

... allant de pair avec un pluralisme théologique

Si donc le pluralisme existait déjà dans l'Eglise anglicane au 16^e siècle, il ne faut pas le chercher d'abord dans le domaine liturgique. On peut même noter un phénomène paradoxal : c'était pré-

5. Archdale A. KING, *Liturgies of the Past*, London, 1959, pp. 276-277. Traduit en français : *Liturgies anciennes*, Tours: Mame, 1961, 664 p. Le passage cité se trouve dans une traduction légèrement différente, p. 376.

cisément parmi ceux qui étaient les plus prêts à admettre, à tolérer, voire à encourager, un certain pluralisme théologique qu'on trouve l'insistance la plus forte sur la nécessité d'une stricte uniformité liturgique. Il suffit de se référer au 16^e siècle à la reine Elizabeth I dont la motivation était, en grande partie, politique (l'unité nationale) et qui est censée déclarer « Je ne veux pas ouvrir des fenêtres sur les consciences de mes sujets » ; et au 17^e siècle à William Laud, Archevêque de Cantorbéry, dont la motivation était surtout théologique. Ils croyaient que la diversité théologique ne serait pas nécessairement un facteur de désintégration à condition de la contenir dans une seule et uniforme *praxis* liturgique. La masse des laïcs, selon cette vision, serait moins déroutée par la spéculation et la diversité théologique que par les déviations liturgiques.

Mais l'uniformité liturgique était tout de même plus admirée comme un idéal que réalisée dans la pratique. Un pluralisme de fait existait dès le 16^e siècle, non pas parce qu'on le considérait comme une chose bonne en elle-même mais parce que la Réforme anglicane n'a jamais pu imposer une uniformité doctrinale. Surtout, pour notre question, le manque d'une doctrine systématique, claire et sans équivoque sur l'eucharistie a amené à des usages différents dans la liturgie eucharistique : ceux qui s'attachaient à la doctrine traditionnelle s'attachant également aux usages traditionnels ; ceux qui s'attachaient aux positions radicales voulant éviter à tout prix tout ce qui pouvait rappeler la messe tant exécrée et détestée. L'Eglise anglicane a donc souvent été troublée par des querelles sur le cérémonial de l'Eucharistie : autel ou table ? contre le mur oriental du sanctuaire ou dans la nef ? vénération ou non de l'autel ? hosties ou pain ordinaire ? communion debout, à genoux ou assis ? ornements sacerdotaux, surplis ou robe noire ? Autour de ces questions, des luttes opposèrent les évêques aux traditionalistes, mais beaucoup plus à ceux qu'on appelait les « Puritans », c'est-à-dire ceux qui voulaient conformer l'Eglise anglicane aux structures, aux doctrines et aux rites des Eglises réformées calvinistes du continent. Plusieurs ministres ont dû quitter leur poste par refus de porter la soutane dans la rue et le surplis dans les églises : c'est même le début de ce qu'on appelle — et le mot est révélateur — le non-conformisme, « Nonconformity ». Beaucoup plus tard, au 19^e siècle, la deuxième génération du mouvement d'Oxford, les disciples de

Newman, de Pusey et de Keble, ont provoqué beaucoup de scandale et d'indignation en essayant de traduire les principes théologiques de leurs maîtres en pratique liturgique. Ce fut la célèbre controverse « ritualiste ».

Mais j'avance trop vite ! Il est indéniable que la création de la liturgie anglicane — *The Book of Common Prayer* — qui était surtout l'œuvre de Thomas Cranmer, Archevêque de Canterbury sous Henry VIII et Edouard VI, était l'élément le plus important de la Réforme anglicane, d'autant plus que l'Eglise anglicane n'a jamais eu un corpus systématique de doctrine, comme les Confessions de Foi luthériennes et réformées, les 39 articles de 1571 s'imposant uniquement au clergé et évitant en tout cas des définitions étroites sur la plupart des controverses de la Réforme. Le principe *Lex orandi lex credenti* est plus vrai pour l'anglicanisme que pour toute autre confession chrétienne. Il est responsable du caractère spirituel et même « doxologique » de la théologie classique de l'anglicanisme née à la fin du 16^e siècle avec Richard Hooker. Il est indiscutablement vrai aussi que cette *lex orandi* a préservé l'Eglise anglicane de l'influence corrosive des idées unitariennes au 18^e siècle. Par contre, les Eglises dites « non-conformistes » et surtout l'Eglise presbytérienne en Angleterre ont été beaucoup affaiblies par cette influence.

... à un éclatement progressif

C'est ici qu'il faut citer la parole du Seigneur : « On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement les outres éclatent, le vin se répand, et les outres sont perdues. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et le tout se conserve » (Mt 9, 17 et par.). En effet, le vin nouveau commence à se répandre dès le 17^e siècle ; d'abord on veut ajouter à la liturgie officielle des suppléments pris à d'autres rites, on veut même modifier la liturgie eucharistique pour exprimer une doctrine plus nettement catholique⁶. C'est également à la fin du 17^e siècle qu'on commence à enrichir la liturgie avec des hymnes et des cantiques. Mais c'est au 19^e siècle avec le mouvement d'Oxford que les vieilles outres commencent à éclater. Avant ce mouvement, les

6. Le processus remonte à la Liturgie Ecossaise de 1637.

écrivains de la Haute Eglise ont parlé avec un enthousiasme assez triomphaliste de notre « incomparable liturgie », « la plus parfaite sur terre ». A partir de 1883, le ton devient plus critique : « des miettes qui nous sont tombées de la table des Apôtres » disait typiquement Richard Hurrell Froude. A propos de « la Joie et la Fête »⁷, plusieurs théologiens ont noté le caractère assez pénitentiel du *Prayer Book* ; la note de crainte servile, le langage de servants plus que de fils. « Nous avons retenu le *Kyrie eleison* de nos ancêtres, écrivait Isaac Williams, mais nous avons perdu leur *Alleluia*. » Il ajoutait que cette note pénitentielle s'accordait assez justement à l'état actuel de l'Eglise d'Angleterre, un état d'humiliation et de captivité. Le Dr Pusey était d'accord là-dessus, mais il était contre la restauration immédiate d'une liturgie plus riche et plus fastueuse ; dans la situation de l'époque, il préférait la simplicité et le deuil⁸. Mais le souci œcuménique du mouvement, sa volonté de restaurer, avec l'ensemble de l'héritage catholique, la vie religieuse et une vie sacerdotale plus stricte, le désir d'enseigner les populations pauvres par une liturgie qui ne serait plus uniquement verbale — un appel aux oreilles — mais un appel aux yeux et, — admettons-le —, l'influence d'un certain romantisme néo-gothique, ont sonné le glas de l'uniformité liturgique. C'était le début de cette étonnante diversité qui frappe et souvent bouleverse le visiteur non anglican dans nos églises et nos offices.

La situation actuelle

De nos jours, la situation est devenue encore plus complexe. Si la lutte entre « anglo-catholiques » et « évangeliques » se voit remplacée par une *coexistence* marquée à la fois d'estime et de respect mais aussi de quelques vestiges de suspicion et de tension (car il y a encore des points névralgiques dans nos révisions liturgiques : la Sainte Réserve, la prière pour les morts, le langage sacrificiel de l'anamnèse eucharistique), une autre source de tension est née entre « conservateurs » et « modernes » dans la question du langage. Certains restent résolument attachés à

7. Thème de la Rencontre nationale de l'*Amitié*.

8. Voir HÄRDELIN, *The Tractarian Understanding of the Eucharist*, Uppsala, 1965.

l'anglais légèrement archaïque du *Prayer Book*, tandis que d'autres sont partisans de l'anglais contemporain.

Aujourd'hui, en Angleterre, quatre liturgies sont autorisées pour la célébration de l'eucharistie. Le rite du *Prayer Book* de 1662 ; une variante de ce rite (*series 1*) ; un rite nouveau mais dans un anglais traditionnel (*series 2*) et un rite nouveau en anglais moderne (*series 3*). Il y a même un processus de révision des révisions (à la lumière d'un temps d'autorisation *ad experimentum*). Une deuxième rédaction des formulaires 1 et 2 (*series 1 et 2 revised*) est déjà en usage ; la deuxième rédaction du formulaire 3 devait être publiée en mai et soumise ensuite au Synode national. Mais ces trois derniers rites ont tous abandonné la structure du *Prayer Book* pour adopter un schéma commun. La liturgie de la Parole (Salutation, *Kyrie* ou *Gloria*, Oraison, lectures, Homélie, *Credo*, Prières d'intercession) est suivie d'un rite pénitentiel (monition du célébrant, confession, absolution, échange de la paix), suivi de la liturgie eucharistique (préparation des offrandes, prière eucharistique, fraction, Notre Père, communion, prière de conclusion, bénédiction et renvoi). Il est intéressant de noter que toute révision ultérieure de l'*Accord de Windsor* de 1971 (accord doctrinal sur l'eucharistie de la Commission internationale anglicane-catholique romaine) comporte une *épiclese* dans la Prière eucharistique entre le *Sanctus* et les paroles de l'institution, par exemple : « Fais que, par la puissance de ton Esprit Saint, ce pain et ce vin que nous te présentons deviennent pour nous le corps et le sang (du Christ) » (*series 2 revised* et *series 3*). En plus, il faut bien noter que la communion anglicane est une famille d'Eglises, dont chacune est autonome et libre par conséquent de faire sa propre révision liturgique. Même à l'intérieur du Royaume-Uni, les liturgies des Eglises anglicanes en Irlande, en Ecosse et au Pays de Galles sont différentes de celle de l'Eglise d'Angleterre.

Aujourd'hui, dans l'Eglise anglicane, plus personne ne croit à l'uniformité liturgique — ni pour les textes ni pour leur mode de présentation. Il existe pourtant un certain style qui continue à marquer toute liturgie anglicane — malgré les différences de structure, de théologie et de langage. Quatre siècles d'histoire, de spiritualité, de foi ont réussi à donner ce que le Cardinal Willebrands appelle un *typos*, une spécificité qu'il est difficile d'analyser, mais impossible de ne pas reconnaître. Même si l'anglicanisme comme

phénomène confessionnel est voué à la disparition, par les accidents de l'œcuménisme mais aussi par sa propre volonté, cet héritage est quelque chose que nous voulons verser au trésor commun de l'*Una Sancta*.

Roger GREENACRE